

## REY, JEAN-STANISLAS (1870 – 1936)

REY, Jean-Stanislas, évangéliste et pasteur presbytérien (1899-1931), né à Chalons-sur-Saône le 30 novembre 1870, décédé à Montréal le 26 juillet 1936. Il avait épousé Rose-Emma Rainville le 18 mai 1899. Inhumé au Cimetière Mont-Royal.



Jean-Stanislas Rey est né le 30 novembre 1870 à Châlons-sur-Saône (Département Saône-et-Loire, en France). Nous ignorons tout de sa famille, sauf que ses parents étaient des protestants convaincus. Nous ne savons pas non quel était son niveau de vie. Cependant, comme il a fait de bonnes études, on peut penser que sa famille n'était pas démunie.

Le service militaire était alors de trois ans et se faisait à partir de dix-huit ans. Il remplit cette obligation à Besançon (1888-1891). Il fut admis ensuite comme inspecteur au Ministère des Ponts et Chaussées (1891-1892), peut-être un choix consécutif à son expérience dans l'armée.

Nous ne savons rien de ce qui l'a amené à se consacrer à l'œuvre missionnaire, mais il a décidé de venir au Canada dans ce but et sans doute l'intérêt religieux de sa famille le poussa-t-il en ce sens. Il passa une année (1892-1893) à titre d'instituteur à l'Institut français de Pointe-aux-Trembles.

À l'automne 1893, Jean-Stanislas Rey entra au Collège presbytérien pour y suivre des études de théologie sous la direction du réputé pasteur Daniel Coussirat. Il y obtint sa licence en 1899, s'y étant fait remarquer notamment par la qualité de ses prédications. Tous les étés comme c'était la coutume chez les futurs pasteurs, il desservit un champ missionnaire. C'est ainsi qu'il passa successivement à Sainte-Brigide, à Port-au-Persil (parmi des protestants francophones aux noms anglais et écossais), au Lac Écho (sud-est de Morin-Heights), à Ham-Nord à titre de missionnaire et d'enseignant.

L'année même où il obtint sa licence, il épousa le 18 mai 1899, à l'église Saint-Jean de Montréal, Rose-Emma Rainville, (17 janvier 1881-1936), ancienne élève de l'Institut de Pointe-aux-Trembles, fille d'Alexis Rainville qui pendant trente-cinq ans fut un des anciens de l'Église La Croix à Montréal – voir ci-dessous) et y fut consacré au ministère peu après. Nous ne leur connaissons pas d'enfant.

De 1899 à 1903, il fut pasteur à Lac-Mégantic. La mission presbytérienne est située à l'est du lac (rang 2) et a été mise sur pied par le pasteur Thomas Charbonnel. Pour le travail missionnaire dans la région, on se reportera à la biographie de ce dernier car il y a joué un rôle important. En 1900, les presbytériens ont cependant clairement divisé en deux le secteur de Lac-Mégantic, Ditchfield devint uniquement francophone alors que le Lac-aux-araignées, Spider Lake, devient uniquement anglophone. Pour donner un ordre de grandeur, en 1902, son église est constituée de 14 familles, qui comprennent 29 communicants ; une quarantaine de personnes assistent aux assemblées et

29 enfants fréquentent l'école du dimanche. La communauté est affectée par les départs fréquents à cette période, mais le missionnaire peut facilement passer de maison en maison et rejoindre des catholiques. Détail significatif, deux écoles de jour du secteur cessent d'être à la charge de la mission car ce sont des commissaires locaux laïcs qui en sont devenus responsables.

De 1903 à juin 1910, Jean Rey est pasteur à l'église de Namur. Cette charge pastorale compte 67 familles dont 60 sont françaises avec 74 communicants. Les protestants dominent dans les conseils du village. Jean Rey précise encore :

« Sauf quelques familles encore catholiques, Namur est, croyons nous, le seul village protestant français au Canada. Ici l'on ne voit pas l'imposante et dispendieuse église catholique, mais la seule église St-Paul évangélique française, avec son presbytère d'un côté, son cimetière de l'autre et son école en face, sur un terrain d'une dizaine d'arpents, appartenant à la mission. Toutes ces propriétés sont assurées, exemptes de dette, et payées en grande partie par les contributions des membres. »

« Les gens y sont en grande partie pauvres mais progressistes. On s'enrichit de nouvelles personnes venues du romanisme. Il n'y a pas de meilleur exemple dans la Province de ce que l'Évangile peut apporter tant aux personnes qu'aux communautés. La vie du missionnaire et la force de sa parole finissent par influencer toute la communauté »

De plus, il rappelle le lien qui existe entre le village et l'Institut de Pointe-aux-Trembles, l'école locale étant confiée à des institutrices qui y ont étudié. Il note encore qu'il y avait dans le village treize anciens et nouveaux élèves de ce collège dont deux étaient catholiques.

Le pasteur est donc conscient de la continuité de l'œuvre missionnaire et il prend la peine en 1909 de donner une vue globale de cette action dans son village et sa région, son historique touchant à tous les aspects de la communauté, spécialement durant les premières années de sa fondation. et depuis lors. Elle est active avec deux cultes par dimanche à Namur, un à Grand-Lac et un autre à Lac-des-Sables en alternance, sans négliger la petite communauté anglophone. Ce sont des circonstances indépendantes de sa volonté qui ont fait fluctuer la population du canton. De plus, pour les premières années (car les statistiques manquent ensuite), nous savons qu'il regroupait 25 personnes aux réunions de prière de la semaine, ce qui montrait la ferveur de ses fidèles. C'est sous son pastorat que seront construits le presbytère (1903) et l'église de Grand-Lac (1908). On y apprécia particulièrement sa modestie, sa droiture et la qualité de sa prédication.

Mais, le village est tributaire de la grande mobilité de la population en ce début du XX<sup>e</sup> siècle. En six ans, trois anciens et sept anciennes de l'Institut ont quitté en plus du mouvement général qui entraîne vers les villes nombre de jeunes gens. Entre 1909 et 1910, l'église perdra 11 familles pour n'en avoir plus que 56 les années suivantes, les communicants chutant à 65. La présence des enfants à l'école du dimanche connaît aussi des fluctuations étonnantes.

Du point de vue personnel, on signale aussi que lors d'un voyage d'études en Belgique, il dessert pendant cinq semaines l'église libre de la ville de Manet. Par ailleurs, il a offert en 1907 ses services à la paroisse presbytérienne Saint-Jean à Montréal, mais

ils n'ont pas été retenus<sup>1</sup>.

À la démission du pasteur Rieul-Prisque Duclos de l'église de La Croix à Montréal en 1910, Jean Rey en prend la succession. Les migrations vers les villes et le développement de nouveaux quartiers s'étaient répercuté dans l'organisation pastorale. Ainsi, la communauté de La Croix avait-elle été créée par son prédécesseur en 1884 en profitant de l'arrivée d'une quarantaine de familles et francophones (France, Suisse, Belgique) embauchées par une fabrique de verrerie, plusieurs de ces immigrants lui ayant ouvert leur porte, son épouse auant organisé l'école du dimanche pour les enfants. Une importante manufacture de coton et des ateliers de réparations des trains (Usines Angus en 1904) fournissaient aussi de l'emploi. Comme la communauté croissait, Duclos avait vu à faire construire l'église en 1888-1890 et y avait poursuivi ses activités jusqu'à sa retraite, en demeurant même pasteur honoraire pour les deux ans qu'il lui restait à vivre. Jean-Stanislas Rey prenait donc la relève d'un pastorat de plus de vingt-cinq ans.

Durant son séjour à La Croix, il connaîtra la nouvelle orientation de la mission et le rapprochement des presbytériens et des méthodistes en vue de la fondation de l'Église unie. En 1912, la mission en français est réorganisée ne constituant désormais qu'une voix parmi les différentes composantes ethniques et religieuses du pays<sup>2</sup>. Au Québec, 40% des fonds d'évangélisation vont à l'Institut de Pointe-aux-Trembles, puisqu'on juge que les pensionnats constituent l'approche la plus rentable. Les presbytériens n'ont plus cette même année que neuf paroisses francophones sur la Rive-Nord, deux sur la Rive-Sud et deux dans le Bas-du-Fleuve. Dans les perspectives de l'union des Églises canadiennes déjà acceptée avant la Guerre, la tendance est au regroupement avec d'autres ou à la fermeture, d'autant plus qu'on juge l'évangélisation du Québec comme un échec devant l'omniprésence de l'Église catholique dans tous les domaines.

Malgré tout, l'église de La Croix subsiste. À son arrivée, le pasteur Rey peut compter sur 69 familles et ce niveau se maintiendra jusqu'à la fin de la Grande Guerre, le nombre de communicants passera progressivement de 74 en 1910 à 97 en 1916 ou même 101 en 1922, quelques fluctuations étant dues à l'évolution économique du quartier. C'est à l'unanimité que ses membres voteront pour le rattachement à la nouvelle Église.

La paroisse continuera sur sa lancée. L'annuaire de l'Église unie pour 1926 montre une communauté de 47 familles toujours, ce qui représente 146 personnes sous la responsabilité pastorale. L'activité missionnaire se reflète dans le fait que la communauté a reçu seize nouveaux membres par profession de foi, et a célébré huit baptêmes adultes. Il y a une école du dimanche avec 36 élèves, 25 deux ans plus tard. La paroisse est active avec une société pour les jeunes (15 membres), une pour les femmes (17 membres) en plus d'une société missionnaire (12 membres). À son départ, son église comptait 182 fidèles, regroupant 36 familles dont 12 résidant ailleurs que dans le territoire paroissial. L'image générale est donc celle d'une paroisse active et bien organisée dont il a pris

---

<sup>1</sup> Ne pas confondre ce pasteur avec un jeune professeur appelé Alphonse Rey qui de 1911 à 1914 enseigne à l'Institut français de Pointe-aux-Trembles et dont Duclos dans son *Histoire*, I, p. 308 publie même la photo. Il ne s'agirait pas d'un parent, puisque cet Alphonse semble d'origine canadienne-française.

<sup>2</sup> A&P, 1911, rapport annuel, p. 73, 1912, p. 70.

grand soin pendant plus de vingt ans, les deux-tiers de sa vie pastorale. Il était devenu une référence dans l'est de Montréal tout comme le pasteur Henri Joliat qui s'occupera de Saint-Jean au centre-ville pendant plus de trente ans.

Tout au long de son pastorat, on avait ici aussi apprécié la qualité de ses prédications, son dévouement notamment au service des pauvres, visitant volontiers les fidèles de l'Église gagnant leur amitié et leur confiance. Son épouse le secondant tout au long de ses activités pastorales.

Dès le début de 1931, il dut céder sa place au pasteur William H. Chodat. En effet, il est contraint de prendre une retraite anticipée sur ordre du médecin. Même dans ces conditions, il remplaçait volontiers les pasteurs malades ou en vacances et ses prédications étaient toujours appréciées, « simple, évangélique, sincère, donnant à son peuple la moelle de l'Écriture. Il était à sa place dans la chaire, il semblait alors transfiguré, rayonnant, rempli de l'Esprit de son Maître, annonçant avec force, avec éloquence le message de la vérité. » Dans sa biographie, la Société d'histoire ajoute dans le même sens : « Jean Stanislas Rey était un pasteur à l'éloquence simple, mais convaincante. Il plaisait avec un style clair et châtié. On ne se lassait jamais de l'entendre. »

Il collabora à *L'Aurore* pendant de longues années. « Ses articles, toujours frappés au coin du bon sens, étaient fortement appréciés des lecteurs du journal. » Cependant, nous n'en avons pas fait la recension, cette recherche supplémentaire pourrait permettre de voir quelles idées et quelles valeurs il privilégiait.

C'est le 26 juillet 1936 qu'il décède d'une syncope par hypertension dans l'église Saint-Jean à la suite du culte qu'il vient d'y célébrer. Mourir après avoir prêché la Parole de Dieu, quelle belle fin pour un pasteur! diront certains.

En dehors de son activité missionnaire, il se plaisait à rendre service à toutes les organisations qui s'adressaient à lui. Il a été en 1921 président de l'association des anciens et nouveaux élèves de l'Institut de la Pointe-aux-Trembles. Il fut le chapelain vénéré de la Loge des Cœurs Unis<sup>3</sup>.

Son service funèbre a eu lieu dans une église Saint-Jean pleine à craquer. Le pasteur Joliat, assisté des pasteurs Georges Peck (tous deux d'origine française comme lui) et Wesley Halpenny (né en Ontario), dirigeait la cérémonie. Son épouse lui survivait.

Dans son panégyrique, le pasteur Joliat le présente ainsi : « Jean Rey était un homme doux et droit et sous des dehors plutôt timides, il cachait une âme riche, profonde et aimante – il s'en est allé doucement comme il avait vécu, comme j'aimerais à m'en

---

<sup>3</sup> Celle loge maçonnique parmi les plus anciennes au Québec est celle à laquelle a appartenu Louis-Joseph Papineau et bien d'autres dont plusieurs pasteurs jusqu'au cœur du XX<sup>e</sup> siècle. L'Église catholique défend toujours à ses membres d'appartenir à une telle organisation alors que bien des protestants en ont fait partie au nom de la fraternité et du rapprochement universels.

aller, après les luttes de la vie, après avoir fait mon devoir, appuyé sur le bras de mon Sauveur. »

21 mai 2015

Jean-Louis Lalonde

## Sources

Boucher, Joseph-E., *Esquisse historique de l'Institut Français évangélique de la Pointe-aux-Trembles*, Regnault, 1948, 44 p., p. 44.

Cimetière Mont-Royal, documents.

Duclos, Rieul-P., *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie évangélique, 1913, tome I, p. 355 et II, p. 124, 146.

Généalogie, [www.shpfq.org](http://www.shpfq.org)

Joliat, Henri, "Le pasteur Jean S. Rey", *L'Aurore*, 4 septembre 1936, p. 2.

*L'Aurore*, 7 juillet 1894, p. 6.

*Le Citoyen franco-américain*, 14 octobre 1893, p. 11-23.

Rey, Jean, « Namur : 1870-1909 », *L'Aurore*, 26 février 1909 (aussi paru en brochure).

Société d'histoire du protestantisme français, "Pages d'histoire – Jean Stanislas Rey – 1869-1936", *L'Aurore*, 4 avril 1939, p. 1-2.